

pédition qui a donné de grandes lumières sur la géographie de la partie occidentale des Etats-Unis, et durant laquelle les voyageurs ont souffert autant que dans une longue campagne par mer.

## VOYAGE A L'ORÉNOQUE

PAR J. H. ROBINSON, CHIRURGIEN.

(1818—1819.)

ROBINSON était du nombre des Anglais qui, en 1817, s'engagèrent au service des insurgés de Venezuela, dans le continent de l'Amérique méridionale ; il y entra comme chirurgien. Après beaucoup de retards, le navire sur lequel il était embarqué partit d'Angleterre le 2 janvier 1818. On arriva, le 19 février, à l'île Saint-Barthélemy, dans les Antilles. Les nouvelles que l'on y reçut de la position des insurgés, étaient peu satisfaisantes : ce fut bien pis encore à la Grenade, où l'on toucha le 28; et beaucoup d'hommes, ayant rompu leurs engagements, restèrent dans cette île. Quant à Robinson, il quitta aussi le navire ; mais ce fut pour aller à l'île de la Trinité, afin d'être plus rapproché du continent Américain et de pouvoir y passer plus promptement si les affaires prenaient une meilleure tournure. Au mois d'août, malgré les représentations de ses amis qui



le pressaient de rester au Port-d'Espagne et d'y exercer son état de chirurgien, il résolut de poursuivre son premier projet, et s'embarqua sur une goëlette qui se disposait à partir pour Angostura, alors capitale de la république de Venezuela. Il mit en mer le 12 août, et après avoir traversé le golfe de Paria, il entra, le 18, dans un bras de l'Orénoque. Quoique peu large, ce bras est assez profond pour des bâtimens tirant de dix à douze pieds d'eau, et donne une grande idée du fleuve dont il n'est qu'une branche. Ses bords sont garnis de forêts presque impénétrables qui ferment tout accès aux vents, ce qui en rend la navigation difficile.

Le 20, on se vit tout-à-coup entouré d'une cinquantaine de canots montés par des sauvages : cette apparition causa d'abord une certaine inquiétude, car on était trop faible en nombre et trop mal armé pour pouvoir résister avec succès à une force aussi considérable. Heureusement, ils étaient d'un naturel doux et pacifique. Ils racontèrent que les bâtimens qui remontaient l'Orénoque passaient rarement par ce bras, parce qu'il était infesté quelquefois par des pirates qui ne faisaient aucun quartier aux voyageurs. Il était presque impossible d'éviter les attaques de ces forbans qui se tenaient cachés en embuscade dans les nombreux canaux du fleuve, et tombaient à

l'improviste sur les hommes qu'ils guettaient. Cet avis n'était pas rassurant, mais il venait trop tard pour qu'on pût rétrograder.

Robinson eut prodigieusement à souffrir des maringouins, des moustiques et d'autres insectes qui fourmillent sur les bords du fleuve. Il eut à se plaindre aussi de son capitaine qui s'était engagé à le conduire à Angostura, et à le nourrir pendant la traversée pour le prix de vingt-cinq piastres, mais qui le mit à une ration si exiguë, qu'il serait presque mort de faim s'il n'eût tué de temps en temps des oiseaux et des singes.

Le 5 septembre, on entra dans le principal canal du fleuve, et le 9, le navire laissa tomber l'ancre à Vieja-Goyana. Ce n'est qu'un village qui renferme une cinquantaine de maisons ; il est situé dans une vallée voisine de la rivière, et flanqué, de chaque côté, d'un petit fort. « Le plus chétif hameau d'Angleterre, dit Robinson, a meilleure apparence que ce lieu qui, d'ailleurs, est extrêmement malsain. J'y trouvai un bâtiment de Philadelphie prêt à partir pour Angostura, je m'y embarquai ; et le 20 septembre, j'arrivai dans cette ville.

Angostura est située par 8° de latitude nord sur une pente douce près de la rive droite de l'Orénoque. Le sol des environs est très-inégal, et parsemé, de même que le lit du fleuve, de gros blocs



de pierres. La température ordinaire est de 70 à 80 degrés (17 à 21 R.) pendant la nuit, et de 88 à 92 (25 à 27 R.) pendant le jour.

Les maisons sont bâties partie en pierre, partie en roseaux et en terre, et couvertes de tuiles. Plusieurs ont bonne apparence, sont spacieuses, élégantes et bien distribuées. Les rues sont toutes à peu près de la même largeur, et se coupent à angles droits : les unes sont parallèles au fleuve; les autres montent depuis le rivage jusqu'au sommet de la colline qui est couronné d'un fort. Le palais du congrès est à l'extrémité occidentale de la ville. Il est construit en maçonnerie.

Le climat d'Angostura est assez sain, du moins pendant la saison sèche; et quoique le thermomètre monte habituellement à 88° (25° R.), les brises de mer qui durent quelquefois tout le jour, rendent la température très-supportable. Il n'en est pas de même durant la saison pluvieuse : l'alternative des chaleurs excessives et des pluies abondantes occasionne alors des maladies auxquelles les Européens résistent difficilement. La terre, aux environs, est très-fertile. Le bananier, le citronnier, le melon d'eau, le cotonnier, l'arbre au cachou, y croissent spontanément. Si l'industrie de l'homme y secondait les bienfaits de la nature, ce pays pourrait nourrir une population nombreuse, et de plus, suffire à une exportation considérable.

La viande de bœuf, qui fait la principale nourriture des habitans, est d'assez mauvaise qualité, et en revanche à très-bon marché; on fait le pain avec le riz ou le maïs, ils lui substituent aussi la cassave; elle ressemble au gruau d'avoine dont on fait usage en Ecosse. L'art de réduire les grains en farine est encore ici dans l'enfance; on n'y emploie d'autre moyen qu'un mortier de bois, ou bien deux grosses pierres, l'une concave et l'autre convexe. La boisson habituelle est le vin ou le rhum. Les Indiens et les Créoles en boivent une quantité énorme sans en être enivrés, ce qui tient probablement à la transpiration abondante provoquée par la grande chaleur.

Angostura exporte des mulets et des bœufs qui se vendent dans les Antilles; elle fait aussi commerce de cuirs. C'est à peu près son seul commerce. La faiblesse de la population et l'indolence des habitans empêchent le développement de l'industrie. Malgré l'aversion des indépendans de l'Amérique pour tout ce qui est espagnol, ils ont conservé la législation de leur ancienne patrie. Les arrestations s'effectuaient alors à Angostura d'une manière absolument arbitraire; on ne faisait connaître au détenu ni ses accusateurs, ni le crime dont il était prévenu. Les habitans d'Angostura sont zélés catholiques et très-superstitieux.



Ce ne fut pas sans peine que Robinson obtint l'exécution des promesses que l'agent des insurgés de Venezuela lui avait faites à Londres. Un mois après son arrivée à Angostura, il reçut enfin le brevet de directeur-général des hôpitaux des provinces libres de la Nouvelle-Grenade. En attendant que les hôpitaux qu'il devait diriger existassent, il exerça son état de chirurgien; il était logé aux frais de l'état et recevait ses rations. Au mois de décembre 1818, on lui proposa d'accompagner une expédition qui devait remonter l'Orénoque jusqu'à San-Fernando; il y consentit, et le 20, il monta sur la *Boussole*, vieux bâtiment espagnol, dont les patriotes s'étaient emparés lorsqu'ils avaient pris Angostura.

Le 6 janvier 1819, l'expédition étant arrivée près de Cayarca, le chef suprême Bolivar qui la commandait apprit que le général Paez avait jugé à propos de détruire San-Fernando. A cette nouvelle, il abandonna son premier projet, et alla joindre Paez près de San-Juan de San-Pedro sur l'Arauco. Le 10, la flotille, composée de vingt-sept grandes chaloupes, montées chacune de quelques pièces d'artillerie, entra dans cette dernière rivière; le 20, elle jeta l'ancre près du village de Cangral, situé sur la rive gauche de l'Arauco, à deux lieues au-dessous de San-Juan qui est sur la rive opposée.

Le lendemain, un canot expédié d'Angostura vint annoncer au général Bolivar qu'un renfort de 4,500 Anglais était entré dans l'embouchure de l'Orénoque. Il reprit aussitôt, avec le général Urdanetta, le chemin d'Angostura, afin d'y recevoir ce corps d'auxiliaires; il remit le commandement de son infanterie au général Ansoategui, et celui de la cavalerie au général Paez. A peine fut-il parti, que tous les employés de cette petite armée commirent les vexations les plus criantes. Sa présence seule y maintenait l'ordre et la discipline, parce que, connaissant le caractère de la plupart des hommes dont il est obligé de se servir, il voit tout de ses yeux, depuis la distribution des vêtemens ou des vivres jusqu'aux négociations les plus importantes.

« Il ne faut pas s'étonner, observe Robinson, des habitudes vicieuses des Créoles de l'Amérique Espagnole. Retenus par leur gouvernement dans une sujétion dégradante, opprimés par des gouvernemens avides et despotiques, ils n'avaient d'autre ressource que la feinte et l'hypocrisie pour rendre leur sort moins insupportable; ils ne pouvaient donc acquérir les qualités qui font de l'homme un membre utile et honorable de la société. Cependant, malgré la longue influence qu'un gouvernement tyrannique a exercée sur eux, on trouve parmi eux des âmes nobles et fières



dont les efforts seuls ont soutenu la cause des insurgés.

Quelques soldats étaient absolument nus, d'autres avaient pour unique vêtement une espèce de tablier attaché avec une ceinture de crin. D'autres avaient une petite casaque avec un pantalon très-court, des chapeaux de paille ou de feutre. Tous avaient des fusils ou des sabres. Les officiers n'étaient guère mieux vêtus que les soldats. Il était difficile de les distinguer les uns des autres, d'autant plus qu'ils jouaient, mangeaient et buvaient ensemble de la manière la plus familière.

Avant de partir pour Angostura, Bolivar avait nommé Paez général de division, en lui donnant l'ordre de rester avec ses trois mille hommes d'infanterie et de cavalerie dans le voisinage de San-Juan, et d'éviter soigneusement tout engagement avec l'ennemi. Mais, celui-ci, mieux servi par les espions que les insurgés, parce qu'il avait de quoi les payer, ne tarda pas à être informé du départ du chef suprême, ainsi que de l'arrivée du renfort anglais au bas du fleuve. En conséquence, il se porta en avant, et le 25 janvier, il n'était plus qu'à trois lieues de San-Juan. La place fut aussitôt abandonnée par ses habitans et par les troupes; tout le monde se replia sur le village de Cangral, où Robinson se trouvait avec le détachement qu'il

avait accompagné. Paez cependant resta encore sur la rive droite de l'Aranca, tant pour surveiller les mouvemens de l'ennemi, que pour protéger le passage des mulets, des chevaux et des bœufs, qu'on voulait empêcher de tomber entre les mains des Espagnols.

Le 1<sup>er</sup> février, on apprit que le général ennemi était arrivé à San-Fernando, et qu'il avait joint son corps d'armée. Le colonel patriote Figarero, posté sur les bords de l'Apuré pour empêcher les adversaires de le franchir, n'ayant pu y réussir, se retira précipitamment sur la rive gauche de l'Aranca. Ses dragons parurent les premiers, ils étaient entièrement nus, montés sur de petits chevaux, et armés les uns de carabines, les autres de lances longues de quatorze pieds. Les officiers étaient vêtus de larges pantalons de toile qui ne leur allaient que jusqu'aux genoux, et d'un grand morceau de toile avec un trou au milieu pour y passer la tête; presque tous portaient un chapeau de paille ou un bonnet de peau de jaguar pour marquer leur grade. La garde d'honneur de Paez avait une apparence plus imposante: elle consistait en 300 hommes choisis, montés sur d'excellens chevaux, coiffés d'un bonnet semblable à ceux des dragons anglais, ayant une veste rouge doublée de jaune, revers et paremens bleus, et des pantalons bleus à passe-poil jaune. Ce petit corps



qui combattait avec la lance, s'était souvent rendu redoutable à l'ennemi.

Le 3 février, les Espagnols se montrèrent vis-à-vis de Cangral, et firent plusieurs décharges de mousqueterie qui ne furent pas très-meurtrières. Tout ce qui n'appartenait pas à l'armée, reçut aussitôt l'ordre de la retraite. Ce fut le signal d'une confusion générale. Les soldats indigènes et les Anglais en profitèrent pour piller les vivres, et surtout la provision d'eau-de-vie. Paez fit tout son possible pour disputer à l'ennemi le passage de l'Aranca : sans cesse à cheval, vêtu d'un mauvais pantalon et d'une veste de toile, il galoppait d'une division à l'autre, encourageant les soldats et les officiers dont il est aimé : son intrépidité semblait s'accroître à mesure que le danger devenait plus pressant. Ses efforts furent vains. Les Espagnols étaient 8,000, ils avaient quatre pièces de canon; ils passèrent l'Aranca dans la nuit. Les insurgés furent obligés de quitter Cangal, et de faire leur retraite vers le confluent de l'Aranca avec l'Orénoque.

Rien de plus affreux que le tableau de cette retraite, tracé par Robinson; on ne peut s'imaginer tout ce qu'il eut à souffrir. Qu'on se figure une armée en désordre, mêlée de vieillards, de femmes, d'enfants, fuyant devant un ennemi implacable, emmenant d'immenses troupeaux de bé-

tail, leur seule ressource, marchant tantôt au milieu de savanes ravagées par le feu que Paez y avait fait mettre, tantôt à travers des halliers et des broussailles où il fallait se frayer un passage la hache à la main, tantôt sur un sable brûlant, tantôt dans des marais pestilentiels. Robinson, tourmenté sans cesse par une soif ardente, réduit pour toute nourriture à de mauvais bœuf, dévoré par les cousins et les maringouins, épuisé par la fatigue et par la chaleur, arriva enfin avec les autres fugitifs à l'embouchure de l'Aranca, et passa dans l'île d'Urbana, située dans le bras de l'Orénoque, où tombe l'Aranca.

Si dans cette île on était à l'abri des attaques des Espagnols qui n'avaient point de bâtimens de transport, d'un autre côté, les malheureux qui venaient de s'y réfugier n'y trouvaient pas plus de ressources que sur le continent. Quant à Robinson, les fatigues qu'il avait éprouvées dans cette retraite, et la privation de nourriture végétale, altérèrent tellement sa santé, qu'il sentit le besoin de retourner à Angostura pour s'y rétablir. Ce ne fut pas sans peine qu'il en obtint l'autorisation. Il s'embarqua dans un canot découvert, descendit l'Orénoque, échappa heureusement aux attaques des brigands et aux dangers de la navigation, et atteignit Angostura vers le milieu de mars 1819. Peu de temps après, il mourut.



Le portrait qu'il fait des insurgés, soit créoles, soit Indiens, n'est nullement flatteur : paresseux, mal-propres, ignorans, avides et astucieux, tour-à-tour insolens et rampans, ils voyaient d'un œil jaloux les Anglais qui venaient à leur secours ; et ne leur savaient aucun gré des fatigues qu'ils venaient de si loin subir pour la cause de l'indépendance. Il est probable que ces reproches sont fondés en partie. Comment les vertus sociales et domestiques auraient-elles pu se développer chez un peuple opprimé depuis si long-temps, privé de tous les moyens d'instruction, et ne recevant de ses maîtres que de mauvais exemples ? Les insurgés faisaient, depuis long-temps, une guerre d'extermination ; ils étaient sans cesse errans d'une province à l'autre ; toujours à la veille de voir leurs habitations incendiées, leurs femmes et leurs enfans massacrés, et de tomber eux-mêmes sous le fer d'un ennemi impitoyable. Faut-il s'étonner si le soin de leur propre conservation les rend égoïstes ? s'ils ne témoignent pas de l'amitié à des auxiliaires étrangers dont ils ignorent la langue, dont les habitudes diffèrent entièrement des leurs, dont les prétentions étaient souvent exagérées, et qui, d'après leur manière de faire la guerre, les embarrassaient souvent plus qu'ils ne leur étaient utiles ? Rien de plus naturel sans doute que les plaintes de Robinson, et de tant d'autres de ses

compatriotes qui, séduits par les promesses des agens des insurgés, et plus encore par leur propre imagination, s'étaient flattés d'obtenir en Amérique des richesses et un avancement brillant et rapide ; et qui, au lieu de ces avantages, n'y trouvaient que de la misère, des fatigues, des maladies et souvent la mort. Il est permis de croire que le chagrin de voir leurs espérances déçues complètement, les a souvent rendus injustes, et les a portés à exagérer les vices des créoles. D'ailleurs, il n'est pas surprenant que les créoles ne vissent pas d'un bon œil la plupart des Anglais qui venaient les joindre. Presque tous ceux-ci étaient des gens sans aveu ou des aventuriers attirés par l'espoir de faire promptement fortune, et qui, au fond, ne prenaient aucun intérêt à la cause de l'indépendance. C'est ce qui explique le peu de succès de l'expédition dont Robinson fit partie, et de tant d'autres de la même nature. Si d'un côté Robinson, aigri par les désagrémens qu'il éprouva, fait de grands reproches aux créoles, d'un autre, il n'est pas injuste envers eux, et les disculpe sur beaucoup de points. Il tient compte de leur position, et il n'hésite pas à déclarer que beaucoup d'anecdotes injurieuses pour eux qui lui ont été racontées par ses propres compatriotes, sont dénuées de fondement, et doivent leur origine à des ressentimens personnels.



Les succès que l'entreprise des insurgés a obtenus depuis l'époque à laquelle Robinson écrivait, donnent lieu de supposer qu'il s'est trouvé parmi eux des hommes aussi courageux sur le champ de bataille qu'habiles dans le maniement des affaires, et que même la masse de la nation a déjà acquis quelqu'une des vertus qui lui manquaient

## VOYAGE AU CHILI,

A TRAVERS LA CHAÎNE DES ANDES;

PAR P. SCHMIDTMEYER.

(1820—1821.)

« Il semble, dit l'auteur de cette relation, que la Providence ait permis que pendant plus de trois siècles l'Espagne et le Portugal eussent exclusivement la possession d'un continent immense et des mines renfermant les métaux les plus précieux pour prouver par l'expérience que l'agriculture et l'industrie sont plus profitables à la longue que des montagnes d'or et d'argent. »

Ensuite, il jette un coup-d'œil sur la géographie de l'Amérique méridionale. La longue chaîne des Andes commence au détroit de Magellan, et se dirigeant au nord, court parallèlement à la côte du grand Océan à une distance moyenne de trente lieues; sa longueur est de 1,250 lieues. Entre le 2<sup>me</sup> et le 5<sup>me</sup> degré de latitude nord, cette chaîne se divise en trois autres moins hautes; cependant,